

## A PROPOS D'UN LIVRE ALLEMAND SUR L'ALGERIE

De tous les touristes qui parcourent l'Algérie, et Dieu sait si nous en voyons passer, les Allemands sont ceux qui prennent le plus de notes. Les Anglais se contentent du pittoresque. Les Allemands fouillent partout. Ethnographie, histoire, administration, rien ne les rebute, pas même les portes fermées. Ils se contentent d'écrire qu'on n'a pas voulu recevoir « le commis voyageur prussien », et c'est une observation comme une autre. Enfin, ils trouvent toujours des éditeurs pour publier leurs registres, car c'est une règle de la librairie allemande qu'un livre récent est meilleur que ses aînés. Discipline germanique, reportage bien organisé ; au fond, nous n'avons pas à nous en plaindre.

J'ai dit « reportage ». Cela suffit. « Espionnage » serait de trop ; nous ferions même bien de nous corriger de cette manie de voir des espions partout. Un Allemand, qui décline ses qualités dans tous les hôtels et dans tous les cercles où il se présente, n'est pas plus un espion qu'un Français qui voyage sur les bords du Rhin. L'un assiste au retour des troupes du Tonkin sur les boulevard d'Alger et fait toutes les réflexions qui lui plaisent devant les lignes de baïonnettes flamboyant au soleil, les turcos de Sontay souriant aux Femmes de France qui leur offrent des fleurs et des cigarettes, et la foule silencieuse qui regarde cela, les yeux humides ; l'autre s'assoit devant une table chargée de bière, dans un *commer*, au milieu de professeurs et d'étudiants qui ne se gênent pas sur le compte de l'ennemi héréditaire, et entonnent bravement le *Wacht am Rhein*. Les impressions qui en résulte des deux côtés font partie des relations internationales les plus régulières. Il ne nous déplaît même pas d'apprendre que, de temps en temps, des voyageurs allemands visitent la Mitidja couverte de fermes, et voient comment nous réparons en Afrique les désastres de dix siècles de barbarie. Qu'ils aillent aussi se promener en Kabylie, et qu'ils contemplent de la terrasse de Fort-National le Djurdjura sauvage régi pacifiquement par nos administrateurs civils, sillonné de bonnes routes, peu à peu rempli d'écoles. Rien de mieux encore. En vérité avons-nous quelque chose à cacher ? Toutes nos cartes sont à vendre ; toutes nos études et tous nos projets imprimés s'étalent aux vitrines des libraires, et, si nous avons des plaies à guérir, nos journaux en disent bien cent fois plus qu'un espion pourrait surprendre dans l'antichambre d'un fonctionnaire. Je ne fais de réserve que pour un cas dont je trouve justement l'exemple au milieu du livre que je veux vous signaler. « Nous étions chez les Chaouïa des environs de Batna, dit notre touriste

Allemand, et le guide s'était absenté. Les indigènes apprirent que nous étions Prussiens. Alors un d'entre eux me parla à l'oreille et me dit : -Prusse bon, Prusse fort, Prusse faire guerre à Français ». il ne serait pas bon que ces petites conversations fussent trop fréquentes ; mais il est aisé de choisir à ces Messieurs des guides qui ne s'éloignent pas d'eux.

Le livre est intitulé *Souvenirs de voyage en Algérie et en Tunisie* ; in-8 de 480 pages, édité à Francfort-sur-le-Mein. L'auteur en est le docteur Kobelt. Ses compatriotes ont déjà publié une dizaine de volumes du même genre. M. Kobelt n'a même pas le mérite d'avoir vu beaucoup plus que ses devanciers. Lui aussi a suivi ce fastidieux itinéraire qui nous fera bientôt prendre l'Algérie en horreur : Alger et la haute-ville ; les Maures et les Mauresques ; Blida et ses orangers ; la Chiffa et ses singes ; la route de Bougie à Sétif et le défilé de Châbet-el-Akhra ; El Kantara et l'apparition subite des palmiers du Sud ; Biskra et le désert ; retour à Constantine, Guelma et Tunis. On ne peut rien imaginer de plus rebattu, connu, usé ; mais, au milieu des récits et des descriptions banales, nous avons là la bonne fortune de trouver là deux chapitres qui reproduisent à peu près ce que l'on pense aujourd'hui des indigènes de l'Algérie, et, comme l'auteur a tout enflé sans ménagement, nos idées nous reviennent dans sa prose et contradictoires. On peut trouver profit à jeter les yeux sur ces miroirs grossissant.

Premièrement, il est admis dans la littérature courante que les populations qui ont envahi l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus anciens ont fini par s'y confondre. Des Chamites provenant des bords du Nil, d'Ethiopie ou de Chanaanée, et des Aryas descendus d'Espagne ou d'Italie, s'y sont unis d'abord, seize ou dix-sept siècles avant notre ère, et on peut remonter jusque là pour expliquer ces singulières tribus dans lesquelles les yeux bleus et les yeux noirs, les chevelures fauves et les tresses d'ébène, font de si violents contrastes. Les hommes bruns et les hommes rouges s'y mêlent comme des veines de métal sur une lame de Damas. Une multitude d'Orientaux amenés par les Phéniciens de Carthage s'est ensuite étendue pendant six cents ans sur la Tunisie, la Tripolitaine et la Numidie ; puis le courant septentrional a repris le dessus quand Rome a sillonné l'Afrique entière de ses routes, et bordé le désert de ses *castella*, depuis Ghadamès jusqu'à l'Atlantique. Alors des millions d'Européens se sont répartis en Afrique dans des milliers de villes, de villages et de fermes, et ils y sont restés lorsque l'invasion des vandales, encore des septentrionaux, leur ont coupé la route du retour. Les Arabes y ont pénétré à deux reprises. La première fois, ils se sont rués en petit nombre, cinquante ans après l'hégire, sur les peuplades africaines désorganisées, ils leur ont imposé l'islamisme, il les ont rançonnées, et ils ont fini par être expulsés après une lutte de cent cinquante ans qui est bien la période la plus dramatique de l'histoire universelle. La seconde fois, ils sont arrivés en masse vers l'an 1052, et se sont éparpillés dans les royaumes

indigènes, mercenaires, pillards toujours prêts à combattre contre qui que ce fût. Ce sont ces Arabes-là dont on voit encore des types isolés dans le Sud, nerveux et maigres, cavaliers intrépides au profil d'aigle. Or, même ces derniers venus ont subi la loi que l'Afrique impose à tous ceux qui y pénètrent. Ils se sont si bien altérés depuis neuf siècles que nos ethnographes ne savent plus s'ils ont affaire, dans les tribus des steppes et de la bordure désertique, à des Arabes berbérisés ou à des Berbers arabisés. Nous irions, pour notre part, beaucoup loin qu'eux. Il est temps d'en finir, dans la pratique, avec toutes les distinctions historiques. La multitude qui vit sous notre domination, de la Méditerranée au Sahara, ne se partage plus réellement qu'en nomades et en sédentaires.

Secondement, on enseigne, et M. Kobelt apprend à ses compatriotes que la race des Kabyles est différente, à tous les points de vue, de la race des Arabes. L'Arabe est essentiellement *légitimiste*. Il naît et meurt avec cette idée que ses chefs, les *djouâd*, les nobles, ont le droit de disposer de ses biens et de sa personne. Il ignore la propriété privée, il s'entête dans la collectivité ; il ne peut concevoir que les immenses espaces dans lesquels il se meut appartiennent à des individus. Il ne se contente pas de dire que le monde est une vallée de larmes et une hôtellerie ; il le méprise absolument et le traite en conséquence, indifférent à tous les avantages de la vie, calme devant la mort. Au contraire, le Kabyle est démocrate et libre penseur. S'il est bien capable de suivre un marabout fanatique dans la « voie de Dieu », il ne prend de la religion que ce qui ne contrarie pas ses intérêts. La maxime laïque « Aide-toi, le ciel t'aidera » est sa devise ; il pioche et laboure tant qu'il peut la vallée de larmes. En vain la religion musulmane lui ordonne d'accorder à ses filles une part de son héritage, et de pardonner à ses ennemis en échange d'une compensation pécuniaire : il maintient les femmes dans le servage et garde sa vendetta. Il prête à l'intérêt, il achète, vend, et s'associe, sans s'inquiéter le moins du monde du code de Sidi Khalil. Quant à sa propriété, elle est personnelle, individuelle, divisée encore plus, s'il se peut, que la propriété française. Des milliers de Kabyles ne possèdent chacun qu'un huitième d'hectare, bien délimité sans le secours des arpenteurs. Sur ces petits terrains sont des frênes qui ont leurs propriétaires particuliers, et ces frênes eux-mêmes sont subdivisés en sections, de sorte qu'on trouve dans le Djurdjura des hommes dont toute la fortune immobilière consiste en une branche d'arbre.

Tout cela est monnaie courante et passe des livres des théoriciens dans le domaine de la politique ; mais comment peut-on soutenir à la fois que les indigènes de l'Algérie forment une masse compacte, et que ces mêmes indigènes se subdivisent en deux races ou en deux nations absolument contraires ? Si la première assertion est vraie, il est urgent de rectifier la seconde, en observant les choses de près, et en écartant résolument tous les fantômes de nationalités, d'aristocratie, de démocratie et de laïcité qui flottent devant nous. Le temps n'est pas éloigné

où les militaires, les poètes et les peintres voyaient partout en Algérie des seigneurs arabes. Abd-el-Kader est sorti de là. Après 1848, on n'a plus eu d'yeux que pour la prétendue démocratie des Kabyles. « Le mot d'alliance Franco-Kabyle n'a rien de contradictoire, écrivait Bibesco en 1865, parce qu'il représente une fraternité qui existe, une fraternité de caractères et d'idées. » - « Le monde Kabyle, disait M. Renan en 1873, nous offre ce spectacle très singulier d'un ordre social très réel, maintenu sans une ombre du gouvernement distinct du peuple lui-même. C'est l'idéal de la démocratie. » - « Le Kabyle n'est pas plus musulman que moi », s'est écrié M. Sabatier, député radical du département d'Oran, dans une réunion savante ; et comme M. Sabatier est cité par M. Kobelt, cette dernière idée toute neuve est en train de faire son tour d'Allemagne. En vérité, ces fantaisies n'ont pas trop nui à nos indigènes. Ils en ont d'abord tiré le fameux royaume arabe et le trop beau cadeau fait par l'empire à leurs tribus reconnues propriétaires des territoires qu'elles occupaient. Ensuite les Kabyles, grâce à nos théories de nationalités et de républiques, ont conservés leurs petites assemblées, leurs lois civiles et leurs coutumes, en dépit des cadis musulmans et de nos juges de paix ; c'est même leur soi-disant laïcité qui leur a valu récemment les écoles de Mira, Tizi Rached, Djemâa Sahridj, Taourirt Mimoun ; mais n'est-il pas singulier que l'état social de ces hommes n'est jamais été jugé que de notre point de vue, et que l'amélioration de leur sort ait été subordonnée aux ressemblances que nous croyons saisir entre eux et nous-mêmes ? Le jour, peut-être lointain, où on fera de l'histoire et de la politique en Algérie, comme on fait de la botanique et de la minéralogie dans un laboratoire, on verra que les Kabyles ont eu de grands chefs politiques et religieux, moins nombreux, mais tout à fait semblables aux chefs arabes ; que leur propriété, qui est bien personnelle autour de leurs villages, devient collective à mesure qu'elle s'en éloigne ; que leurs sentiments religieux sont très vifs, et que, s'ils ne pratiquent pas la béate fainéantise des pasteurs, c'est que pressés et tassés dans leurs Djurdjura, il a bien fallu qu'ils fissent de la culture intensive pour vivre ; enfin qu'ils n'ont gardé leurs vieilles coutumes barbares, malgré les prédications musulmanes, que parce qu'elles leur assuraient une sécurité relative en l'absence d'un gouvernement fort. On fera en même temps une étude pareille, en sens inverse, de ce qu'on appelle les Arabes, et alors ces deux groupes contraires apparaîtront simplement comme les deux termes d'une série entre lesquels s'échelonnent une infinité de degrés intermédiaires. Le barbare sédentaire a en Afrique, comme partout ailleurs, ses mœurs et son tour d'esprit particulier, non pas parce qu'il est Kabyle ou Berber (et encore que signifie bien ce mot « berber ? ») mais parce qu'il est sédentaire. Le barbare nomade a telles ou telles habitudes, non pas parce qu'il est Arabe, mais parce qu'il est forcé de mener un certain genre de vie. Le même homme peut être successivement l'un et l'autre, ou être à demi-nomade, à demi-sédentaire. Il n'adopte certes

pas une nationalité nouvelle le jour où il monte sur un chameau après avoir passé six mois dans une maison de pierre. Qu'on se hâte de constater cette vérité, et surtout de la répéter dans des livres de vulgarisation un peu mieux faits que celui du docteur Kobelt, afin que nos politiques l'apprennent et s'y conforment. Le problème de l'assimilation progressive des indigènes de l'Algérie sera bien simplifié quand on ne verra plus en Afrique que des Africains différenciés par des conditions physiques qu'un gouvernement aussi puissant que le nôtre est capable de modifier avec un peu de temps et beaucoup de volonté.

E. Masqueray

*(Journal des Débats, samedi 31 juillet 1886).*